

Montréal, capital du livre

François Couture

Volume 48, Number 1 (271), February 2006

Montréal : capitale mondiale du livre?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60753ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couture, F. (2006). Montréal, capital du livre. *Liberté*, 48(1), 73–75.

Montréal, capital du livre

François Couture

Depuis l'annonce de la fermeture des Éditions de l'Effet pourpre, plusieurs personnes ont pris la parole publiquement pour déplorer leur disparition. Conjuguée à l'achat de Sogides par Quebecor et à la vente des Éditions Varia à un homme d'affaires, la fermeture de l'Effet pourpre a été élevée au rang de symbole d'une certaine déroute du livre et du milieu de l'édition. Des gens ont tour à tour cherché à faire porter la faute, qui sur les organismes publics, qui sur les médias, qui sur les librairies, qui sur je-ne-sais-quoi encore. Réglons la question une fois pour toutes : la maison a fermé par *ma* faute. J'ai cru naïvement que mon offre allait faire fléchir la demande ; que je pouvais, par mes choix éditoriaux, imposer à un marché ma vision, exprimée dans ce que j'appelais déjà en 1999 le *pacte intime* de la littérature.

Le premier mouvement de ce que j'appelle littérature est l'acte par lequel un être humain travaille le rapport qu'il entretient avec la vérité de son être, par le biais des mots. Hemingway l'avait conseillé aux jeunes écrivains : « Écris la phrase la plus vraie que tu connais ». Cet acte, je le nomme écriture. Et je nomme écrivains les êtres qui ont le courage de produire un savoir sur les failles immanentes à leur condition d'homme ou de femme, aux prises avec les énigmes du désir, de l'amour, de la sexualité...

Le deuxième mouvement de ce que j'appelle littérature est l'acte par lequel un être humain accepte de laisser les mots de la vérité de l'autre entrer dans son être. Cet acte, lui aussi exigeant, je le nomme lecture. Et je nomme lecteur celui et celle qui possède l'humilité nécessaire de reconnaître qu'un écrivain, du seul fait qu'il ait osé mettre en jeu sa vérité dans l'écriture, puisse toucher la sienne au point d'ébranler toute certitude sur laquelle reposait son existence jusque-là.

Je nomme littérature ce pacte intime qui unit écrivain et lecteur. Et c'est sur la foi de ce pacte que se fonde le métier d'éditeur : faire écrire, puis faire lire.

Écrivains et lecteurs conjuguent leurs efforts asymétriques pour préserver la subjectivité humaine. Dans un monde où l'information terrasse le savoir, où la marmite du style est scellée par une volonté de normalisation quasi-hygiénique, la littérature m'apparaît constituer, bien au-delà du divertissement auquel on la réduit, un lieu de plus en plus clandestin où peut se transmettre le savoir humain, le lieu d'une structure évacuée des discours dominants.

C'est une politique éditoriale.

Mais une maison d'édition est aussi une entreprise culturelle, je l'ai compris sur le tard. Trop tard. Générer des profits. Commercialiser. Plaire au plus grand dénominateur commun, au lecteur *lambda*, comme l'appelle un collègue. Ne plus publier de poésie parce que ça ne se vend pas. Ne pas mettre le mot *mort* dans un titre parce que ça décourage les lecteurs d'acheter le bouquin. *J'ai commencé à être prospère quand j'ai arrêté de publier les livres que j'aimais.* L'expression même du kitsch.

J'allais à contre-courant de la grande roue du progrès humain, vers une mort annoncée, portée au sein d'un désir fécond de faire les choses différemment, à ma manière. Je fonçais droit dans le mur.

La littérature a eu plusieurs fonctions dans l'histoire humaine et celle que l'Effet pourpre défendait est peut-être en train de disparaître. Les maisons d'édition entrent en bourse. Au Canada anglais, une chaîne de librairies monopolise la vente de livres. Ici, une entreprise veut contrôler tout canal de communication. L'événement *Montréal, capitale mondiale du livre* est un succès

puisque les ventes ont augmenté en librairie par rapport à l'an dernier. *Tout ce que le monde veut savoir, c'est combien ça coûte.*

Et puis, il paraît que la vie est devenue difficile au point que les êtres humains ont besoin de l'évasion procurée par la lecture. Un lecteur a-t-il encore envie de *savoir*? Un être humain peut-il résister au chant des sirènes pharmaceutiques lorsqu'un problème surgit au fond de lui? Voilà, à mon sens, les vraies questions à se poser lorsqu'on s'interroge sur une éventuelle disparition de la littérature — « la littérature, écrivait Maurice Blanchot, vise son essence, qui est sa disparition ».

Jusqu'à maintenant, j'ai perdu toutes les parties de Monopoly que j'ai jouées.